

rarement analysées par les chercheurs¹. De même, l'examen du processus d'animalisation de l'ennemi se concentre presque exclusivement sur l'usage du terme *inyenzi* (cafard), sans exposition plus approfondie des autres dimensions de cette sortie de l'humanité qui passe d'abord par une diabolisation des combattants de l'APR. Or, la figure du soldat monté de l'enfer sert de relais à l'application progressive de ces schémas à l'ensemble de la population civile tutsi – perçue comme partie intégrante du monde combattant pendant le génocide. C'est pourquoi, par exemple, il nous semble important de prendre au sérieux le récit de ce tueur qui s'exprimait dans une émission de télévision à l'occasion de la dixième commémoration du génocide, en avril 2004. Il y racontait comment la frayeur inspirée par les *Inkotanyi*, qu'il se représentait comme des suppôts du diable, avait ensuite modifié sa perception de l'ensemble des Tutsi. Il expliquait sa participation aux massacres – notamment dans une église de la région de Gisenyi – au titre d'une lutte contre les *shitani* (les « Satan »)².

Exclus de l'humanité, les *Inkotanyi* sont également sortis du monde viril combattant. Renouant avec le poncif ancien de la féminisation, allié à celui de la pratique courante de l'homosexualité masculine dans l'aristocratie tutsi³, les caricaturistes

1. Plusieurs interlocuteurs font part à Lee Ann Fujii de la manière dont ils imaginaient les soldats du FPR (en anthropophages et tueurs d'enfants en employant un pilon) sans que cela suscite de commentaires de sa part.

2. Ce tueur s'exprimait dans un film documentaire diffusé à la télévision rwandaise, le 8 avril 2004 (notes de terrain, avril 2004).

3. L'homosexualité semble avoir été une pratique relativement tolérée à la cour durant l'époque précoloniale, comme le note Jan Vansina, *Le Rwanda ancien. Le royaume nyiginya*, Paris, Karthala, 2001, p. 140. Ensuite, l'homosexualité, réelle ou supposée, des grands seigneurs a pu fournir un prétexte à leur destitution. Les colonisateurs belges accusent le roi Musinga de pédophilie et d'homosexualité pour le remplacer par son fils Mutara Rudahigwa, en réalité plus conciliant avec les autorités coloniales et bon catholique. L'historienne Alison Des Forges mentionne également de telles pratiques curiales dans *Defeat is the Only Bad News. Rwanda under Musinga (1896-1931)*, Madison,

représentent le leader du FPR, Fred Rwigyema, sous les traits d'une femme *ikizungerezi*, maîtresse dans l'art de faire tourner la tête aux hommes. Le chef charismatique de l'APR – mort dès les premiers jours du combat en octobre 1990 – voit nier ses qualités militaires au profit d'une stratégie « féminine » d'enjôlement.

L'un des premiers souvenirs de la guerre pour les habitants de Shyorongi correspond précisément aux cérémonies parodiques d'inhumation de Fred Rwigyema au Rwanda. Le régime Habyarimana entendait célébrer sa victoire en octobre 1990 en organisant dans tout le pays des enterrements symboliques du chef de l'armée ennemie.

Âgé d'une vingtaine d'années lors du déclenchement de la guerre, Védaste Ntagara raconte de quelle manière la nouvelle a été accueillie et commentée dans les familles, à l'école et au cours des festivités destinées à louer la vaillance des militaires rwandais :

En 1990, j'étais à l'école [il poursuivait des études de mécanique à Kigali] et on a appris que les *Inyenzi* [le FPR] avaient attaqué. Chaque enfant recevait des informations de ses parents ; certains leur disaient : « Ce ne sont pas des *Inyenzi*, mais nos frères qui veulent rentrer. » Même s'il n'y a pas eu d'insulte entre les élèves, les comportements se sont distingués à l'enterrement de Rwigyema, où certains montraient leur joie et d'autres leur tristesse. Cette cérémonie avait lieu dans tous les secteurs. Nous, on a fait ça à l'école et les élèves ont rejoint la population du secteur dans cette cérémonie où on disait : « On

University of Wisconsin Press, 2011, p. 219. Prospérant sur ces pratiques curiales, le cliché du Tutsi efféminé et homosexuel perdure jusqu'aux années 1990, au point qu'un géographe français peut écrire en 1993 que les Tutsi représentent un facteur de dissémination du VIH en raison de la fréquence des relations homosexuelles prétendument observée chez eux. Voir Jean-Philippe Gotanègre, « Analyse géographique de l'incidence du VIH et du sida au Rwanda en 1990 », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 183, 1993, p. 240.



Caricature parue dans le journal extrémiste *La Médaille Nyiramacibiri* (n° 4, octobre 1991, p. 16). À l'arrière-plan, le paysan, symbole du cultivateur hutu reconnaissable à sa mise, se dit : « Fred Rwigyema est mort, il a brûlé dans les flammes de l'enfer, il a ressuscité en *ikizungerezi* [une femme enjôleuse] car personne ne peut mourir avec une tonne de péchés et ressusciter en homme (*umuhungu*). »

a tué le chef des ennemis du Rwanda, la guerre est finie.» La population ne comprenait pas vraiment ce qui se passait parce que la guerre était loin et ne la concernait pas directement, et parce que cette histoire de la fin de la guerre, c'était une propagande du gouvernement à laquelle personne ne croyait vraiment¹.

1. Entretien avec Védaste Ntagara, au centre de santé de Shyorongi, 28 avril 2010.

Cette irruption – d'abord symbolique – de la guerre dans le quotidien va se traduire par la diffusion progressive des systèmes de représentation décrits plus haut. Loin de demeurer cantonnées aux délires de médias extrémistes, les images terrifiantes de l'ennemi trouvent un écho sur les collines. Le témoignage d'Élias Kalisa nous semble à ce titre exemplaire, non seulement pour la relative précision avec laquelle il rapporte les croyances, mais également pour sa description de leurs canaux de diffusion. Médias, meetings politiques, autorités locales et, surtout, voisins participent à la propagation des portraits terrifiants des *Inkotanyi*:

En 1990, on a appris que les *Inkotanyi* avaient attaqué dans l'Umutara [une région du Nord-Est]. C'était la première fois de ma vie que j'entendais le bruit des armes lourdes. À la radio, on nous disait que c'étaient les *Inkotanyi* qui tiraient ainsi¹. [...] Au début, on nous disait que les *Inkotanyi* avaient des queues d'animaux. Sur les radios, on disait ça par exemple, et puis, quand je les ai vus en 1994, ils m'ont demandé : « Et alors ? Où sont ces queues ? » En 1990, on a su que les *Inkotanyi* étaient tutsi, mais cela n'a pas causé de problème entre les gens.

Vous entendiez cela uniquement à la radio ?

Il y a eu aussi des réunions organisées par les autorités où on nous parlait de la mort de Rwigyema et où on a dit que la guerre était finie. [...] Je me souviens des meetings où les autorités disaient : « Il faut combattre l'ennemi, et l'ennemi, c'est le Tutsi. » Nous, on s'étonnait : « Comment ton voisin, ta femme, peuvent-ils devenir tes ennemis comme ça ? Comment tuer nos voisins qui ont toujours été nos amis depuis le temps de nos parents ? » [...] Nous, on ne croyait pas que les *Inkotanyi*

1. En réalité, il semble qu'Élias Kalisa ait plutôt entendu des tirs des FAR, ces dernières ayant simulé une attaque dans la nuit du 4 au 5 octobre 1990, afin de faire croire à un encerclement de la capitale par les troupes du FPR.

avaient des queues, car on n'avait jamais vu des gens avec des queues [rire].

Est-ce que vous aviez peur des Inkotanyi ?

Yeeh, beaucoup (*cyane rwose*) avant de les voir, on avait très peur. On nous racontait qu'il fallait les fuir, car ils ne se contentaient pas de tuer, mais qu'ils mangeaient les gens, qu'ils venaient du diable... Ils nous disaient de fuir ces gens, à tout prix. Tous ces arguments justifiaient les défaites des FAR qui voulaient faire croire qu'ils avaient affaire à des gens venus d'un autre monde. Je me souviens des conversations de cabaret, certains disaient : « Les *Inkotanyi* sont terrifiants, ils déchirent les gens et les mangent. » Ils disaient cela comme ça, mais personne n'avait jamais vu un *Inkotanyi* et ne pouvait amener de preuve. Des gens y croyaient, d'autres pas. *Mais ces descriptions effrayantes ont fait que certains ont commencé à regarder leurs voisins tutsi autrement, et ça a mal tourné. Beaucoup ont changé ainsi à cause de la guerre, [...] ils disaient ouvertement (ku magarago) : « Les Tutsi nous menacent, ils veulent nous tuer, il faut s'en débarrasser. »* Ces gens venaient souvent me parler de cela chez moi, même si je n'étais pas d'accord. Kabumba et Habyarimana [ses voisins] venaient me sensibiliser chez moi. [...] C'étaient des cultivateurs. [...] Ils n'étaient pas des *Interahamwe* entraînés, mais des mécontents qui voulaient prendre les biens des Tutsi. [...] Ils habitaient là en haut, on a grandi ensemble et, quand on avait de l'argent, on partageait une bière¹.

Lisant cet extrait, on ne peut manquer de songer au texte consacré par Marc Bloch aux « fausses nouvelles de la guerre² », plusieurs des conditions favorables à la formation et à la diffusion

1. Entretien avec Élias Kalisa, à son domicile, sur la colline de Kagaramira, 3 mai 2010. Souligné par nous.

2. Marc Bloch, « Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », art. cité.

de la rumeur s'y trouvant réunies : l'ouï-dire alimenté par les circulations au marché de Kigali, les discussions de cabaret, la défiance face aux informations délivrées par les représentants de l'État, une terreur d'autant plus puissante que la menace est vague. En dépit du caractère grotesque des rumeurs – le rire du témoin à leur évocation rend compte d'une distanciation après coup –, l'essentiel réside dans leur effet *performatif*. Là encore, Élias Kalisa exprime parfaitement le passage d'une épouvante lointaine (le soldat *Inkotanyi*) à un objet de crainte plus proche et mieux connu : le voisin tutsi. Innocent Twahirwa ne dit pas autre chose : « À partir de 1990, quand les *Inyenzi* ont attaqué, les gens te disaient que Tutsi était égal à ennemi et, avec la guerre, eh bien, tout le monde pouvait le croire¹. »

Un second témoignage, émanant d'une femme², décrit lui aussi le processus d'amalgame entre ennemi lointain et proche dans la commune de Butamwa où elle vit avec son mari hutu :

À partir de 1990, la radio a dit que les *Inkotanyi* avaient attaqué, alors les gens ont commencé à être méfiants. Ceux qui cachaient le mal dans leur cœur ont commencé à le montrer ouvertement. Ils montraient leur ethnie en public. [...] Quand on était dans l'*umuganda* [les séances de travaux collectifs], un responsable de cellule me demandait toujours de montrer ma carte et, quand il voyait que j'étais tutsi, il avait de mauvais mots contre moi, des insultes. Il disait publiquement que j'étais tutsi et que je communiquais avec les *Inyenzi*; et les gens autour disaient : « Un jour,

1. Entretien avec Innocent Twahirwa, à son domicile, sur la colline de Kagaramira, 30 avril 2010. Dans une monographie consacrée à l'histoire du génocide à Nyarubuye (ancienne préfecture de Kibungo), des historiens rwandais citent de nombreux témoins assignant également une rupture à l'irruption du conflit en 1990. Selon ces témoignages, à partir de cette date, tout Tutsi est perçu comme un combattant potentiel du FPR. Voir Privat Rutazibwa, Paul Rutayisire, *Génocide à Nyarubuye*, Kigali, Éditions rwandaises, 2007, p. 44-48.

2. Entretien avec Vestine, à son domicile, 20 mars 2010.

on va se débarrasser d'eux.» De 1990 à 1994, c'était vraiment le temps de la peur. [...] Un voisin habitait au milieu de ma famille, ici, à Kanyinya... Parce que, en haut, c'était chez mon oncle, en bas, chez un autre oncle et, là, chez mon père, alors *il disait qu'il était cerné par les ennemis en haut, en bas, partout*, et il ajoutait que le temps viendrait où il faudrait s'en débarrasser. Il disait ça souvent quand il rentrait chez lui¹.

Par conséquent, on ne saurait trop insister sur la nécessité de décrire ce *temps de la guerre* qui entretient une forme de porosité entre ennemi-soldat et ennemi-voisin; une fluidité dans la circulation des représentations présentes au cœur du *temps du génocide* cette fois, les tueurs menant une guerre d'extermination définitive. Pendant l'exécution des massacres de 1994, la récurrence des symboles, des toponymes, des motifs² nés pendant les quatre années de conflit civil exprime l'importance de ce qui s'y était joué.

Parallèlement à la cristallisation des imaginaires, la guerre fit ressentir ses effets de manière concrète dans la vie des habitants de Shyorongi. D'abord, la tolérance politique, ou l'indifférence à la distinction ethnique, qui avait porté à la tête de la commune un bourgmestre tutsi (André Kaneza) en 1985, prend fin au lendemain du déclenchement des hostilités en octobre 1990. Accusé de ne pas faire montre du zèle requis dans l'arrestation des «complices» (*ibytso*) des *Inyenzi*, il lui fut signifié par ses supérieurs «qu'aucun Tutsi ne pouvait plus gouverner le pays³». Ensuite, la guerre va s'imposer avec ses

1. Entretien avec Vestine, à son domicile, 20 mars 2010. Souligné par nous. Vestine ajoute que cet homme s'est distingué dans les tueries pendant le génocide et est mort en prison.

2. Certains lieux de tuerie sont désignés comme autant de CND, faisant référence au parlement où stationnait un bataillon du FPR en vertu des accords d'Arusha.

3. Entretien avec Caritas Muteteri (épouse d'André Kaneza qui était par ailleurs l'oncle paternel de Joséphine Kampire), au bureau de la cellule de

hommes et ses armes, troublant la vie de la commune – celle des femmes notamment.

Le dispositif militaire est imposant, Shyorongi accueillant le commandement du secteur opérationnel (OPS) de la région de Rulindo qui a sous ses ordres quatre bataillons, soit au total un peu moins de 2 800 hommes¹. À ces effectifs déjà élevés s'ajoutent un commando de chasse et les soldats de la police militaire². Dans les procès, comme dans les entretiens, les habitants mentionnent essentiellement la présence de deux bataillons dont les camps se situent respectivement aux abords des bureaux communaux présents dans le secteur de Shyorongi

Bugaragara, Shyorongi, 11 septembre 2008. André Kaneza s'était également vu reprocher de falsifier les mentions ethniques sur les cartes d'identité des Tutsi afin qu'ils bénéficient d'un accès à l'enseignement ou à un emploi public. Ce que dit Caritas Muteteri de cette pratique nous semble particulièrement intéressant : «Il savait que les gens souffraient de ça [la discrimination] et il profitait donc de sa place pour donner ces papiers; il savait qu'il n'encourait aucun risque car à ce moment-là ce n'était pas tout le monde qui regardait sur le visage. *À cette époque, les gens ne comptaient pas beaucoup sur les apparences, mais sur les autorisations, les papiers*» (souligné par nous). Or, pendant le génocide, la logique inverse prévalut, le «visage» revêtant une valeur plus importante que les «papiers», comme en témoignent les propos du préfet de Kigali-Ngali, François Karera, sur les ondes de Radio Rwanda, invitant les jeunes sur les barrières à se méfier des papiers (cartes du MRND et cartes d'identité délivrées après le 6 avril 1994). Voir la transcription non datée d'une intervention radiodiffusée de François Karera, probablement sur Radio Rwanda, comme l'indique l'identité du journaliste, Jean-Marie Kabengera (pièce à conviction P439A, introduite par le procureur le 23 février 2010 contre François Karera, ICTR-98-44-T, p. 4-5, base de données publiques du TPIR).

1. Les quatre bataillons sont les suivants : 2^e Bn Muvumba, Bn 61, Bn 64 et Bn Gitarama. Chacun d'entre eux compte sept cents hommes. Voir schéma de l'organisation de l'armée rwandaise (base de données publique du TPIR).

2. République du Rwanda, Ministère de la Défense nationale, État-major G1, «Situation officiers armée rwandaise arrêtée au 1^{er} mars 1994», Kigali, 5 mars 1994 (base de données publique du TPIR).